

Dans la cour de la prison, les détenues ont improvisé un marché où elles vendent leurs petits travaux (boubous, plats cuisinés...). Chaque sou est mis de côté pour « après », quand elles auront retrouvé leurs enfants.



CAMEROUN

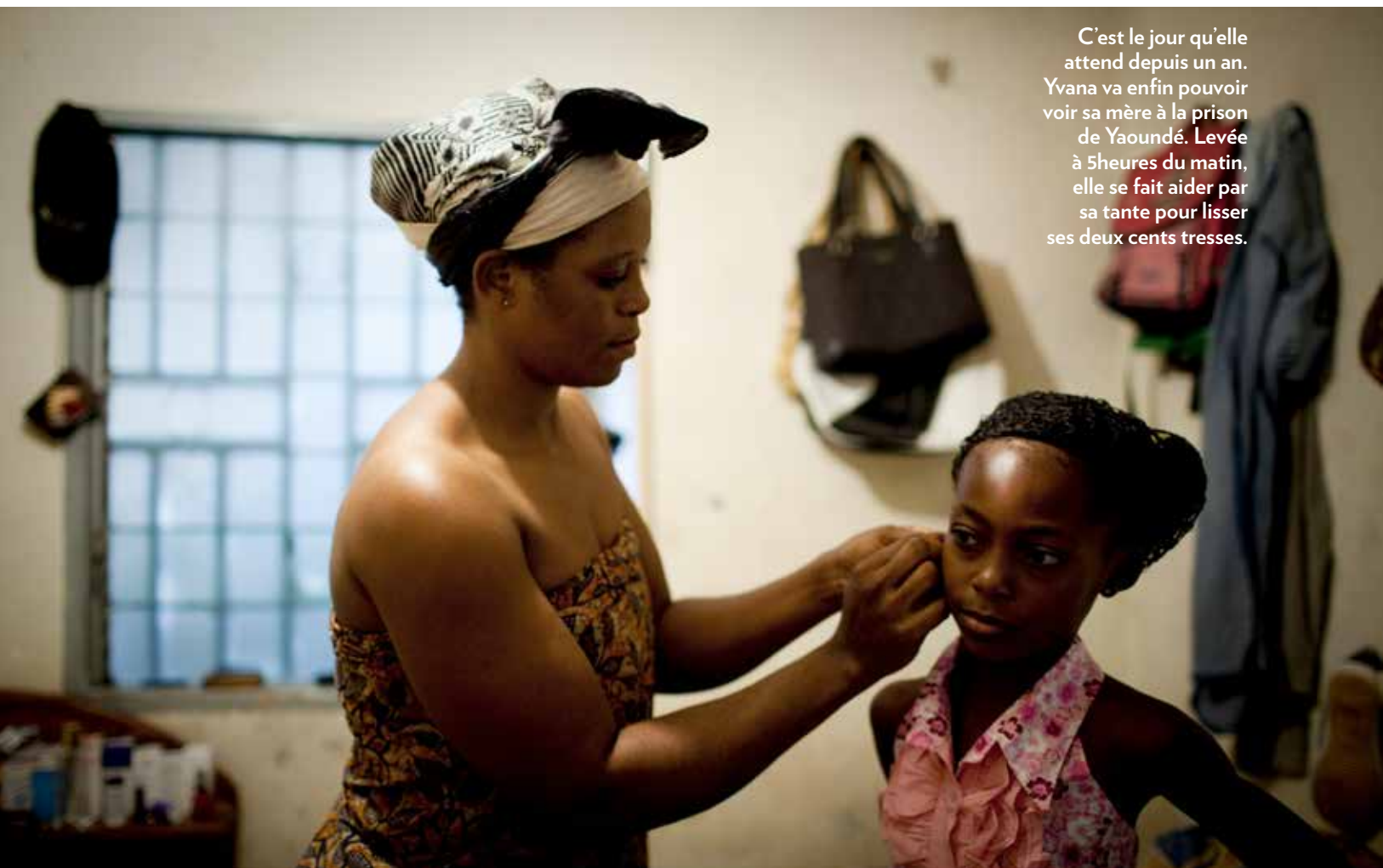
MÈRES MALGRÉ LES BARREAUX

Pour elles, c'est la double peine : emprisonnées, les femmes camerounaises sont aussi bannies de leur famille, et privées de leurs enfants. Deux ONG se battent pour qu'elles puissent les revoir. Et parviennent, non sans mal, à organiser une rencontre, chaque Noël.

Par Emmanuelle Eyles. Photos Bruno Fert.



A gauche, «maman Pauline» joue les diplomates. Son but : faire accepter au parent - souvent éloigné- qui s'occupe des enfants de les laisser visiter leur mère en prison.



C'est le jour qu'elle attend depuis un an. Yvana va enfin pouvoir voir sa mère à la prison de Yaoundé. Levée à 5heures du matin, elle se fait aider par sa tante pour lisser ses deux cents tresses.



C'est dans leurs plus beaux vêtements et en rang que les enfants vont entrer dans la prison. Tatiana Messi, l'organisatrice de ces visites, est là pour les rassurer.



Quand la porte s'ouvre, c'est la ruée. Et ce ne sont que bras ouverts et corps qui s'étreignent.



Les retrouvailles sont intenses. Cathie ne lâche pas ses quatre enfants. Elle est emprisonnée car son compagnon a volé des portables et s'est enfui.

Une effervescence inhabituelle règne dans le quartier des femmes de la prison centrale de Yaoundé, capitale du Cameroun. Aujourd'hui, la prostration, les querelles auprès du point d'eau et la tristesse sont balayées. Les cent soixante détenues s'organisent et forment des petits groupes dans la cour aux murs désespérément hauts. Certaines ont entrepris de se laver les cheveux à grand renfort de seaux d'eau. D'autres ajoutent les derniers points aux boubous flambant neufs qu'elles viennent de coudre, un salon de coiffure s'improvise, et des tressages aux figures étonnamment compliquées apparaissent sur les têtes penchées.

« Demain c'est Noël, nous allons voir nos enfants, murmure Madeleine, 30 ans. Ils vont venir ici, nous allons ouvrir nos bras et ils vont courir vers nous, c'est comme un rêve. » L'évocation de cette idée la fait éclater en sanglots. Autour d'elle, les détenues hochent la tête.

« Au Cameroun, le plus grand tabou, le plus grand drame pour une femme, ce n'est pas le sida, ce n'est pas la mort, c'est

la prison, explique Justine, une matrone d'une cinquantaine d'années que toutes semblent respecter. Dès que les portes de la prison se referment sur elle, elle est rayée de la société, oubliée de sa famille, et on raconte à ses enfants qu'elle est morte ou partie à l'étranger. J'ai cinq enfants: le plus petit a 6 ans, le plus grand, 17. Je ne sais pas où ils sont, s'ils vivent dans la rue. Mon mari, qui n'est jamais venu me voir, les a sans doute abandonnés pour une autre femme. »

L'histoire de Justine est dramatiquement banale: elle a volé deux téléphones mobiles, il y a quatre ans. Trop pauvre pour payer un avocat, elle a bénéficié d'un défenseur commis d'office qui a mis deux ans à se pencher sur son cas. Elle purge aujourd'hui une peine de trois ans d'emprisonnement. Une fois ce temps écoulé, il lui faudra rassembler l'équivalent de 45 € pour sortir, ou rester encore dix-huit mois, ce que font les détenues pauvres. Le cas de Madeleine est pire: elle a été arrêtée après la fuite de son mari, impliqué dans un vol à main armée. Tou-



*Les enfants
sont concentrés.
Le directeur
de la prison leur
promet qu'un jour
leur mère reviendra.*

jours pas jugée, elle croupit ici, oubliée de tous et coupée de ses enfants.

Seule lueur d'espoir dans cette impasse : l'intervention de deux ONG qui travaillent main dans la main : le Relais enfants-parents du Cameroun (Repcam) et la Fondation Pit Baccardi, du nom du rappeur camerounais qui l'a créée. C'est grâce à elles que, depuis quatre ans, les détenues peuvent espérer voir leurs enfants, une ou deux fois par an, au sein même de la prison.

« Le travail de ces militants est courageux, estime le sociologue Pierre Titi Nwell. La société camerounaise est très dure à l'égard des femmes. Elles n'ont pas le droit à l'erreur, et pour les mêmes larcins elles sont plus lourdement punies que les hommes. Elles représentent 2 % de la population carcérale, donc personne ne se soucie d'elles. Il est fréquent que des femmes soient emprisonnées pour un délit commis par le mari enfui, car la justice espère qu'ainsi l'homme se rendra, pour sauver sa famille ; ce qui n'arrive prati-

quement jamais. Si la famille est pauvre, ce qui est souvent le cas, les enfants finissent dans la rue. »

Des jouets pour préserver le lien

Tandis que les détenues se préparent, une activité frénétique et joyeuse se déroule dans les locaux des deux ONG. Tatiana Messi, cousine de Pit Baccardi et organisatrice des opérations, considère avec fierté une pyramide de jouets qu'elle a récoltés auprès des écoles de Puteaux (92) et de ses amis Facebook. Chaque poupée Barbie est peignée, chaque pièce de puzzle recomptée. Ces trésors, qui feront la joie des enfants, sont soigneusement emballés. « C'est symbolique, explique Tatiana. Ces objets constituent un trait d'union entre la mère et l'enfant. Tout au long de l'année, il va se souvenir du moment où sa maman le lui a donné ; le jouet l'accompagne là où sa mère ne peut aller. Préserver le lien entre un enfant et sa mère, c'est éviter la dérive des deux. Nous récoltons aussi des fonds pour les fournitures scolaires, l'achat de quelques

vêtements... Souvent, l'enfant, qui est envoyé à la campagne chez une parente, quitte l'école pour travailler dans les champs, ou bien il se retrouve seul. »

Claire Mimboe Ndi-Samba, directrice du Repcam, est là aussi. C'est l'heure d'affréter les minibus qui vont sillonner la région pour aller chercher les enfants. Elle demande à « maman Pauline », une bénévole qui parle dix dialectes, de vérifier qu'elle dispose des indications. « Il y a de nouvelles détenues, nous ne savons pas exactement où sont leurs enfants. Il faudra s'adresser au chef du village, dont la case se situe "derrière le troisième baobab à l'entrée du village"... »

Maman Pauline et d'autres bénévoles chargent les victuailles destinées à graisser la patte des chefs de village : huile d'arachide, cubes Maggi, morue fraîche... Des formulaires de déclarations sur l'honneur font également partie des bagages, pas question d'être soupçonnés d'enlèvement d'enfants. Claire est nerveuse : « Pourvu que les chefs laissent partir les enfants ! La prison est un tel ►



La journée a été trop courte. Les enfants repartent le cœur gros mais rempli d'espoir après avoir vu leur mère.

« Quand ils savent que leur mère pense à eux, les enfants sont plus forts. »

Claire Mimboe Ndi-Samba,
directrice du Repcam

qu'elle élève depuis cinq ans, et elle s'exclame : « Que vous êtes beaux, que maman va être fière ! Allez, on y va. »

Devant la prison, une file d'enfants endimanchés chante déjà. Il fait très chaud, la sueur dégouline des petits fronts, mais la chanson « Merci maman, merci » ne faiblit pas, tandis que les gardes tergiversent sans fin à la porte avec les membres des deux ONG. De l'autre côté du mur, on imagine l'émotion des mères, qui entendent leurs enfants sans encore les voir. Et puis la porte s'ouvre, et c'est la ruée... Les mères sont là, en larmes, et ce ne sont que bras ouverts et corps qui s'étreignent. Des haut-parleurs diffusent « Petit papa Noël » de Tino Rossi, et tout le monde pleure.

► tabou, la loi du silence est si forte... » Comment dire à un enfant que sa mère est en prison et, surtout, pourquoi ? « Les mots les plus appropriés sont souvent ceux de la mère, répond Claire. L'enfant a le droit de savoir qu'elle est vivante, qu'elle pense à lui et qu'elle va ressortir. J'ai instauré, avec mon amie Suzanne Ikoo, psychologue, des activités qui aident la détenue à se raconter à son enfant. Ainsi, nous avons des petits cailloux peints en rouge qui portent des inscriptions ("Tu ne voleras pas", "Tu ne mentiras pas"...). La mère peut en prendre un et dire à son enfant qu'elle a trébuché dessus, mais qu'elle se relève. Au fil des années, on voit bien que les enfants préfèrent entendre la vérité de la bouche de leur mère plutôt que dans la cour de récréation. Quand ils apprennent qu'elle est vivante et qu'elle pense à eux, ils sont rassurés et sont plus forts, sans tomber dans la tentation des larcins. »

Le grand jour est arrivé. Dès 5 heures du matin, au sommet de l'une des sept collines de Yaoundé, dans un quartier pauvre, une fratrie se prépare. Ils sont trois

enfants : Yvana, l'aînée, a 8 ans ; Pierre 7, Yvan, le benjamin, 5. Ils vivent chez la cousine de leur mère, incarcérée pour meurtre lors d'une rixe entre coépouses. On ne sait quand elle sortira, même si le coup de couteau n'était pas destiné à tuer la rivale. La fratrie vit dans une pièce, avec le fils de la cousine, qui a 14 ans et qui s'occupe d'eux comme un père. Il s'est levé tôt afin d'aller chercher l'eau au puits et a fait cuire des spaghettis. Pendant ce temps, les enfants, recouverts de savon, rient de se voir tout blancs. L'adolescent entreprend de repasser les vêtements neufs – offerts par la Fondation Pit Baccardi – des enfants. Ceux-ci mettront un temps fou à lacer leurs chaussures, eux qui ne portent que des tongs. Yvana, qui a deux cents tresses, des chaussettes à dentelles et des chaussures vernies, enfle ses trente bracelets roses et chantonne, tandis que le cadet va chercher les livrets scolaires. Leurs résultats sont excellents. La cousine de leur mère surgit enfin, la faim au ventre : elle a travaillé toute la nuit comme serveuse dans un club. Un regard sur les enfants

Déterminées à sortir au plus vite

La stupeur passée, on se regarde, on se renifle, on se regarde encore, émerveillés. Les petits bras ne se décrochent pas des cous, les petits nez disparaissent dans les cols des boubous. Le directeur entonne un discours, il est ému et s'efforce de le cacher. Une pile de cadeaux étincelle sur une grande table. Mais les enfants n'ont d'yeux et d'oreilles que pour leur mère. Les heures passent, beaucoup trop vite, tout le monde se met à danser.

Lorsque vient l'heure de partir, les étreintes donnent du courage, les enfants s'engagent à bien travailler à l'école, les mères promettent de bientôt sortir et racontent les menus travaux qui leur permettent d'épargner pour « après ». Quand la porte se referme, les mères sont calmes, les yeux brillants. Elles savent pourquoi elles vont se battre pour reprendre le cours de leur vie. ■

Pour soutenir la Fondation Pit Baccardi, joindre son antenne française : Association de L'Empire du Cœur, 55, quai de Dion-Bouton, 92800 Puteaux, 09 54 61 52 14, www.empireducoeur.com.